

Cependant ces deux moyens de conservation se trouvaient insuffisans, lorsque les mouvemens trop rapides du commerce, ou les précautions qu'exigeait la guerre, avaient accumulé trop de farines dans les îles. Le désir de sortir sans perte de cette surabondance momentanée fit imaginer de plonger dans la mer quelques instans les barils remplis de cet aliment : il s'y forma tout autour une croûte de sel, assez épaisse pour repousser les mites et pour prévenir l'échauffement.

Il est doux d'espérer qu'aucune des découvertes faites pour empêcher le dépérissement de la plus nécessaire des subsistances ne sera perdue pour celles de nos nations qui ont formé des établissemens dans le grand archipel de l'Amérique. Leurs sujets n'y auront encore que trop à souffrir de trois fléaux qu'il n'est pas donné à l'homme de prévoir ou d'écarter.

v.  
Phénomènes  
ordinaires  
dans les îles.

Le premier qu'aient à braver les Européens, attirés par la soif de l'or dans ces îles devenues de nos jours si importantes, ce sont les tremblemens de terre : on s'épuisa pendant des siècles en vaines conjectures sur leur origine. Le père Beccaria paraît l'avoir connue dans les derniers temps : c'est, selon ce grand physicien, une foudre souterraine causée par la vapeur électrique hors d'équilibre, et qui cherche à s'y remettre à travers les obstacles qui s'y opposent. Dans ce système, la qualité des secousses et la célérité de leur propagation, l'ascension et l'éruption des

volcans, les signes météorologiques qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent ce grand écart de la nature, tout s'explique avec une aisance dont les hypothèses, même appuyées sur les meilleurs principes, ne sont susceptibles que très-rarement.

Parmi les assauts que l'Océan, cet élément inquiet et turbulent, ne cesse de livrer au globe, il faut compter celui qui est connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée*. On l'y éprouve presque infailliblement une, deux, trois fois depuis juillet jusqu'en octobre; et c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'ouest ou du sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui de loin paraissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cents pas, s'élèvent tout-à-coup près du rivage, comme si elles étaient pressées obliquement par une force supérieure, et crèvent avec une violence extrême. Les navires qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni se tenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les équipages qui ont vu approcher, pendant plusieurs heures, cette mort inévitable.

Un mouvement si extraordinaire a été jusqu'ici regardé comme la suite d'une tempête; mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; et le raz de marée se fait sentir dans une



île couverte par une autre île, qui elle-même ne l'éprouve pas : cette observation déterminâ M. Dutasta, qui avait vu l'Afrique et l'Amérique en négociant, en physicien, en homme d'état, à s'occuper sérieusement de ce mystérieux phénomène. Son silence nous autorise à penser qu'il n'a rien trouvé de satisfaisant, et nous n'apprenons pas que d'autres observateurs aient été plus heureux que lui.

La troisième des calamités qui affligent si cruellement le grand archipel de l'autre hémisphère, c'est l'ouragan. L'ouragan est un vent d'une violence incroyable, qui, dans le golfe du Mexique, commence ordinairement dans la partie de l'ouest, et qui, aux îles du Vent, souffle du nord-est ou nord-nord-est : il est toujours accompagné d'un déluge d'eau et quelquefois d'éclairs. Lorsqu'après un calme court, il va passer au côté opposé à celui où d'abord il avait soufflé, il y exerce des fureurs égales, mais pendant moins de temps ; il diminue par degrés, et finit par souffler successivement de tous les points de l'horizon.

Quelques heures suffisent à cette tempête pour tout bouleverser, pour tout détruire. Au jour vif et brillant de la zone torride succède tout-à-coup une nuit profonde, et à la parure d'un printemps éternel la nudité des plus tristes hivers ; des cavernes hideuses remplacent les plantations bouleversées ; des forêts aussi anciennes que le monde

sont déracinées, et leurs arbres transportés au loin ; les rochers se fendent ; les montagnes qui n'ont pas une base proportionnée à leur élévation, sont ébranlées ; des lacs se forment partout ; les cités croulent sur leurs fondemens ; et ceux de leurs habitans que leur chute n'a pas écrasés, sont réduits à pleurer sur des cadavres, à chercher leurs parens sous des ruines ; le bruit des eaux, des bois, de la foudre, les cris des hommes et les hurlemens des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres, de débris, tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

L'ouragan n'est pas cependant sans quelque avantage : il amène des récoltes plus abondantes, et en hâte la maturité. Soit qu'il n'ouvre le sein de la terre que pour le préparer à la fécondité, soit qu'il charrie quelques matières propres à la végétation des plantes, le désordre apparent et passager qu'il cause, est non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la régénération par la destruction même, mais un moyen de conserver ce tout qui n'entretient sa vie et sa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif et du bien général.

Les anciens habitans des Antilles croyaient avoir de sûrs pronostics de ce phénomène effrayant. Lorsqu'il doit arriver, disaient-ils, l'air est trouble, le soleil rouge, et cependant le



temps est calme , le sommet des montagnes est clair ; on entend sous terre un bruit sourd , comme s'il y avait des vents enfermés ; le disque des étoiles semble obscurci d'une vapeur qui les fait paraître plus grandes ; le ciel est au nord-ouest d'un sombre menaçant ; la mer rend une odeur forte , et se soulève même au milieu du calme ; le vent tourne subitement de l'est à l'ouest , et souffle avec violence , par des reprises qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'ose assurer la vérité de toutes ces observations , il semble cependant qu'il y aurait de l'imprudence ou trop peu de philosophie à négliger les idées et même les préjugés des peuples sauvages sur les temps et sur les saisons. Leur désœuvrement et l'habitude où ils sont de vivre en plein champ, les met dans l'occasion et la nécessité d'observer les plus petits changemens qui se passent dans l'air, et d'acquiescer sur ce sujet des connaissances qui échappent aux nations plus éclairées , mais plus occupées et vouées à des travaux plus sédentaires. Peut-être est-ce à l'homme des forêts à trouver les faits, et aux savans à chercher les causes. Démêlons, s'il se peut, celles des ouragans, phénomène si commun aux îles d'Amérique, qui aurait suffi seul pour la faire désertter par les Européens, s'ils n'y avaient été retenus par un désir immodéré de fortune.

Aucun ouragan ne vient proprement de l'est,

c'est-à-dire , du plus grand espace de mer qu'on voit aux Antilles. Ce fait, bien constaté, engagerait à croire qu'ils se forment tous dans le continent du Nouveau-Monde. Le vent d'ouest qui règne constamment, quelquefois même avec beaucoup de force dans la partie du sud, depuis juillet jusqu'en janvier, et le vent du nord qui souffle en même temps dans la partie septentrionale, doivent, lorsqu'ils se rencontrent, se heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites et longues des montagnes, il en doit sortir avec impétuosité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raison combinée de sa force motrice et du diamètre de la gorge. Tout corps solide qui se trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impression plus ou moins forte, selon qu'il lui opposera plus ou moins de surface; en sorte que si sa position coupait perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne sait ce qui pourrait en résulter pour la masse entière. Heureusement les divers gissemens des îles, leur forme sphérique et angulaire, présentent à ces effroyables torrens d'air, des surfaces plus ou moins obliques, qui détournent le courant, divisent ses forces, ou les brisent par degrés. L'expérience même autorise à dire que leur activité s'épuise à tel point, que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en aperçoit à peine dix lieues

vi.  
Des causes  
et  
des ravages  
des ouragans.  
Leur  
description.



plus loin. Les meilleurs observateurs ont remarqué que tous les ouragans qui successivement ont bouleversé les îles, venaient du nord-ouest, et, par conséquent, des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La distance où sont quelques îles de cette direction, n'est pas une raison suffisante pour faire rejeter ce sentiment, parce que plusieurs causes peuvent faire décliner vers le sud ou vers l'est, un courant d'air. Ainsi nous croyons qu'on s'est mépris, quand on a pensé que la violence d'un ouragan agissait sur tous les rumb de vents.

Telles étaient, il y a quinze à vingt ans, nos conjectures sur les ouragans; la chimie a, depuis cette époque, fait des découvertes qui, combinées avec des connaissances acquises sur les lieux mêmes, ont mis M. Ellis en état d'avoir une opinion beaucoup plus vraisemblable que la nôtre, et qu'on peut dire approcher de la démonstration.

L'ouragan, dit l'illustre anglais, est une tempête particulière aux îles de l'Amérique, et à la mer qui les environne. C'est dans les mois d'août et de septembre, saison de la plus excessive chaleur, des plus fortes pluies et des plus abondantes exhalaisons qu'il arrive habituellement. Une effervescence extraordinaire dans l'Océan, des calmes profonds, des nuages sombres, des vapeurs épaisses et méphitiques, qui obscurcissent l'atmosphère, le précèdent. Des formes

singulières et brisées, des restes d'anciens volcans, de nombreuses sources d'eaux chaudes, les laves, les scories, le soufre natif qui couvrent généralement la terre à sa superficie, tout démontre que les Antilles furent antérieurement agitées par des explosions volcaniques. La mer même qui sépare l'archipel du continent, paraît être le cratère d'un prodigieux volcan, éteint depuis long-temps, ou plutôt l'abîme dans lequel s'est engloutie une vaste étendue de terre, minée par des feux souterrains. Les principes de ce feu, semblent aujourd'hui presque épuisés, il ne leur reste que la faculté de produire des éruptions irrégulières d'air inflammable, dans les temps de l'année où toutes les circonstances se réunissent pour en favoriser la génération et où la terre est mieux préparée pour en faciliter l'émanation.

Le docteur Hales entrevit, vers le milieu du siècle, et le très-célèbre Lavoisier démontra, trente ans après, la conversion de l'air en eau. Sous ses savantes mains quinze grains d'air inflammable, mis en combustion avec quatre-vingt cinq grains d'air vital, s'unirent et se condensèrent de manière à produire un poids égal à cent grains d'eau commune. Qu'une grande quantité d'air inflammable, élevé du sol des Antilles, ou de leur golfe, s'enflamme dans l'atmosphère, avec une quantité proportionnée d'air vital, les deux gaz, dit M. Ellis, se convertiront également en eau : cette



eau, dix mille fois plus dense que ses deux principes, occasionera un vide immense, que l'air environnant voudra remplir; dans son impétueuse ardeur, il s'élèvera au-dessus de son niveau, il descendra jusqu'à terre, pour remonter et pour redescendre encore, et continuer dans cet état de balancement désordonné jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli: voilà l'ouragan.

Tels sont les phénomènes destructeurs qu'il faut braver pour acquérir les richesses d'une partie du Nouveau-Monde; mais quel obstacle pouvait arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avait découvert?

vii.  
Habitudes  
des Caraïbes,  
anciens  
habitans des  
îles du Vent.

Christophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, et avoir visité les autres grandes Antilles, alla reconnaître les petites. Il n'y trouva pas des insulaires aussi faibles, aussi pusillanimes que ceux qui s'étaient d'abord soumis à lui, et en fut surpris: cette différence l'aurait peu étonné dans des régions éclairées, où les institutions civiles, religieuses et politiques, la nourriture, les vêtemens, les travaux, des moyens sans nombre, concourent à modifier l'influence si impérieuse du climat; mais comment des sauvages, végétant ainsi que la plante, ainsi que l'animal, sous un ciel également ardent, pouvaient-ils se ressembler si peu? c'était un problème dont son intelligence ne lui offrait pas la solution. Il ignorait que le peuple qui lui opposait une résistance inattendue, était une race

particulière; il ignorait que ce peuple eût un idiome différent de celui de ses voisins; il ignorait que ce peuple, venu plus ou moins anciennement du continent, avait exterminé les habitans du pays et en occupait la place; il ignorait que ce peuple fût dans l'habitude de franchir d'assez grands espaces, pour aller porter le ravage et la mort aux contrées que ses caprices lui désignaient.

Ces Caraïbes avaient la taille médiocre, renforcée et nerveuse; telle qu'il l'aurait fallu pour faire des hommes très-robustes, si leur vie et leurs exercices avaient secondé ces dispositions. Leurs jambes pleines et nourries étaient communément bien faites; leurs yeux étaient noirs, gros et un peu saillans; leur figure aurait été agréable, s'ils n'avaient déparé l'ouvrage de la nature, pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvaient plaire que chez eux. A l'exception des sourcils et des cheveux; ils n'avaient pas un seul poil sur tout le corps; ils ne portaient aucune espèce de vêtement, et n'en étaient pas moins chastes: seulement, pour se garantir de la morsure des insectes, ils se peignaient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnait la couleur d'une écrevisse cuite.

Leur religion se bornait à cette opinion si naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, et conservée même chez plusieurs des nations civilisées;



c'est-à-dire qu'ils croyaient confusément un bon et un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupait guère; mais ils redoutaient beaucoup l'être malfaisant. Leurs autres superstitions étaient plus absurdes que dangereuses, et ils y étaient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au christianisme, lorsqu'on le leur offrit. Sans disputer contre ceux qui leur en prêchaient les dogmes, ils refusaient de les croire, *de peur*, disaient-ils, *que leurs voisins ne se moquassent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espèce de gouvernement, leur tranquillité n'était pas troublée : ils devaient la paix dont ils jouissaient, à cette pitié innée qui précède toute réflexion, et d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme, auquel il suffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ses semblables. Ainsi, pour humaniser les despotes, il suffirait qu'ils fussent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, et les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudrait qu'ils mutilassent de leurs mains voluptueuses les eunuques de leur sérail; qu'ils allassent dans les champs de bataille recueillir le sang, entendre les imprécations, voir les convulsions et l'agonie de leurs soldats mourans; qu'ils entrassent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies, les fractures, les maladies occasionées par la famine,

par les travaux périlleux et malsains, par la dureté des corvées et des impôts, par les calamités qui naissent des vices de leur caractère. Combien ces sortes de spectacles ménagés à l'éducation des princes, épargneraient de crimes et de maux aux humains! Que les larmes des rois vaudraient de biens aux peuples!

Les Caraïbes, qui n'avaient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent, ne connaissaient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni les assassinats, si communs chez les peuples policés. La religion, les lois, les échafauds, ces digues partout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étaient inutiles à des hommes qui ne suivaient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquait quelque chose, ils disaient que *les Chrétiens étaient venus chez eux.*

Ces insulaires connaissaient peu les grands mouvemens de l'âme, sans en excepter celui de l'amour; ce sentiment n'était pour eux qu'un besoin : jamais il ne leur échappait aucune attention, aucune démonstration de tendresse pour ce sexe si recherché dans d'autres climats; ils regardaient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettaient pas de manger avec eux, avaient usurpé le droit de les répudier, sans leur laisser celui de changer d'engagement : elles-mêmes se



sentaient nées pour obéir, et se résignaient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectait guère l'âme des Caraïbes : sans distinction de rang, ils étaient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils remarquèrent de la subordination entre les Européens. Ce système blessait si fort leurs idées, qu'ils regardaient comme des esclaves ceux qui avaient la lâcheté de recevoir des ordres et de les exécuter. Si les femmes étaient soumises chez eux, c'était une suite naturelle de la faiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servaient-ils les moins forts ? Comment un seul commandait-il à tous ? La guerre, la fourberie et la superstition ne leur avaient pas encore résolu ce problème.

Un peuple qui ne connaissait ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devait pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille composait une espèce de république séparée, jusqu'à un certain point, du reste de la nation. Elle formait un hameau appelé *carbet*, plus ou moins considérable, selon qu'elle était plus ou moins étendue. Au centre logeait le chef ou le patriarche de la famille, avec ses femmes et ses enfants du bas âge. Tout autour, on voyait les cases de ceux de sa postérité qui étaient mariés. Ces cabanes avaient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit ; et pour meubles, des armes, des lits

de coton sans art et sans travail, quelques corbeilles et des ustensiles de calabasse.

C'est là que les Caraïbes passaient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en sortaient, c'était pour rester accroupis dans un coin, où ils paraissaient ensevelis dans une profonde méditation. Lorsqu'ils parlaient, ce qui était rare, on les écoutait sans les interrompre, sans les contredire, sans leur répondre que par un signe muet d'approbation.

Le soin de leur subsistance ne les occupait pas beaucoup. Des sauvages qui passaient leur vie dans l'air condensé des forêts ; qui se couvraient habituellement d'une couche de rocou, propre à boucher les pores de la peau ; qui coulaient des jours oisifs dans une inaction entière ; ces sauvages devaient transpirer fort peu et ne manger guère. Sans être réduits au pénible travail des défrichemens, ils trouvaient au pied des arbres une nourriture assurée, saine, convenable à leur tempérament, et qui ne demandait pas une grande préparation. Si quelquefois on ajoutait à ces dons d'une nature brute et libérale les produits de la chasse et de la pêche, c'était le plus souvent à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avaient point d'époque fixe. Les conviés y apportaient l'empreinte de leur caractère ; ils n'étaient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indo-



lence et l'ennui étaient peints dans tous les yeux. Les danses étaient si graves et si sérieuses, que les mouvemens du corps se ressentaient de la pesanteur de l'âme. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces temps sombres qui couvent des orages, se terminaient rarement sans effusion de sang. Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivraient assemblés; l'ivresse échauffait et ranimait, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes: on finissait par s'égorger. La haine et la vengeance, les seuls sentimens profonds qui pussent émouvoir ces âmes sauvages, se perpétuaient ainsi par les plaisirs mêmes. C'est dans la joie des festins que les parens, les amis s'embrassaient, et juraient d'aller porter la guerre dans le continent ou dans les grandes îles.

Les Caraïbes s'embarquaient sur des bateaux formés d'un seul arbre, qu'on avait abattu en le brûlant par le pied. Des années entières avaient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierres et par le moyen du feu, qu'on dirigeait adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenait. Arrivés aux côtes où tantôt un caprice aveugle et tantôt une haine violente les conduisaient, ces guerriers libres et volontaires y cherchaient des nations à exterminer. Ils attaquaient avec une espèce de massue, moins longue que le bras, avec leurs flèches empoisonnées. Au

retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendait plus cruelle et plus vive, les sauvages retombaient dans leur inaction.

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, et ne la firent pas toujours avec succès. D'abord ils ne cherchaient que de l'or; depuis ils cherchèrent des esclaves; mais n'ayant pas trouvé des mines, et les Caraïbes, si fiers et si mélancoliques, mourant dans l'esclavage, les Espagnols renoncèrent à des conquêtes qu'ils jugeaient de peu de valeur, et qu'ils ne pouvaient ni faire, ni conserver, sans des guerres continuelles et sanglantes.

Les Anglais et les Français, instruits de ce qui se passait, hasardèrent quelques faibles armemens pour intercepter les vaisseaux espagnols qui allaient dans ces parages. Les succès multiplièrent les corsaires; la paix qui régnait souvent en Europe, n'empêchait pas les expéditions; l'usage où était l'Espagne, d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvait au-delà du tropique, justifiait ces pirateries.

Les deux peuples fréquentaient depuis long-temps les îles du Vent, sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignaient-ils de se brouiller avec les Caraïbes, dont ils étaient bien reçus? Peut-être ne jugeaient-ils pas dignes de leur attention, un

VIII.  
Les Anglais  
et les  
Français  
s'établirent  
aux  
îles du Vent,  
sur  
la ruine des  
Caraïbes.